



FRAGMENT

Le ciel formait une voûte grise au-dessus de l'étendue désertique et nue. Les herbes hautes et sèches ondoyaient sous le vent glacé ; sinon, aucun mouvement, même infime, ne troublait la quiétude de l'aube des temps de ce pays plat qui s'étendait vers les montagnes peu élevées au loin, mornes et arides. Au milieu de cette plaine stérile et désolée, une forme solitaire s'avancait: un homme grand et mince, en harmonie avec la sauvagerie du paysage. Son aspect de loup était rehaussé par son casque à cornes et sa cotte de mailles rouillée. Ses cheveux raides étaient blonds, son visage couturé de cicatrices sinistres. Il pivota vivement sur ses talons, sa main décharnée posée sur son épée, comme un autre homme surgissait brusquement de derrière un bosquet d'arbres sans feuilles. Les deux hommes s'affrontèrent du regard, prêts à tout. Le nouveau venu était encore plus en harmonie avec la désolation du paysage. Chaque ligne de son corps mince et dur révélait la sauvagerie implacable qui l'avait modelé. Il était de taille moyenne, mais ses épaules étaient carrées, et il était bâti avec l'économie sauvage d'un loup. Son visage était basané et impénétrable, ses yeux brillaient comme de la glace noire. Comme le premier homme, il portait un casque et une cotte de mailles. Et il fut le premier à parler:

- Je te salue, étranger. Mon nom est Partha Mac Othna. Je suis en mission pour mon suzerain... Je suis porteur d'un message d'amitié de Bran Mak Morn, roi des Pictes, destiné aux chefs des Barbes-Rousses.

L'homme de grande taille se détendit et un large sourire tordit ses lèvres barbues.

- Je te salue à mon tour, compagnon. Mon nom est Thorvald le Tueur; hier encore j'étais le chef d'un long serpent et d'une bande de hardis Vikings. Mais la tempête a jeté mon

navire sur un récif et tout mon équipage est allé nourrir Fafnir, à l'exception de moi-même. Je cherche à atteindre la colonie de Caithness.

Les deux hommes sourirent et hochèrent la tête avec courtoisie; chacun d'eux savait que l'autre mentait.

- Ma foi, nous aurions pu faire route ensemble, dit le Picte, mais je me dirige vers l'ouest, et toi vers l'est.

Thorvald acquiesça de la tête et resta immobile, appuyé sur son épée, comme le Picte s'éloignait à grands pas. Juste avant de disparaître derrière les arbres, le Picte regarda par-dessus son épaule et leva une main pour saluer; le Normand aux traits impassibles lui retourna son salut. Puis, comme l'autre disparaissait derrière une élévation de terrain, Thorvald eut un sourire féroce et se mit à courir ; sa route le conduisait lentement vers l'est et il avançait rapidement, porté par ses longues jambes aux foulées infatigables.

L'homme qui s'était présenté sous le nom de Partha Mac Othna n'alla pas très loin. Il tourna brusquement sur le côté et se glissa silencieusement vers un hallier brun sans feuilles. Là il attendit farouchement, son épée prête. Les nuages gris passèrent et flottèrent au-dessus de lui, le vent froid souffla à travers l'herbe au doux bruissement, mais aucune forme furtive ne surgit sur sa piste. Il finit par se redresser et parcourut le paysage désolé de ses yeux noirs et acérés. Tout au loin, vers l'est, il aperçut une silhouette minuscule : elle se découpa un instant sur les nuages gris qui couronnaient le faite d'une colline. Le voyageur aux cheveux noirs haussa les épaules et reprit sa route.

La contrée devint plus sauvage et le relief plus accidenté. Son chemin le conduisait parmi des collines basses et nues, à l'exception de l'herbe desséchée et brune. Sur la gauche, la mer grise grondait le long des falaises et des promontoires de pierre grise. Sur sa droite, les montagnes se dressaient, sombres et austères. Puis, comme le jour approchait de sa fin, un vent fort venant de la mer dispersa les nuages en des spirales grises et fugitives, les chassant, en lambeaux et disséminés, par-dessus le bord du monde. Le soleil couchant flamboyait d'une lueur pourpre et froide au-dessus de l'océan rougeoyant, et le voyageur arriva sur un promontoire élevé s'avancant au-dessus de la mer. Il aperçut une femme assise sur un rocher gris; sa chevelure rousse flottait au vent.

Elle capta son regard comme un aimant attire le fer.

Indifférente à la froide morsure du vent, elle était assise là ; ses seuls vêtements étaient une courte tunique qui laissait ses bras nus et lui arrivait à peine aux genoux; elle était chaussée de sandales de cuir. Une épée courte était fixée à sa taille.

Elle était presque aussi grande que l'homme qui l'observait, bien bâtie, à la poitrine opulente. Ses cheveux étaient aussi roux que le soleil couchant et ses yeux froids, étranges et magnétiques. Les Romains qui représentaient le monde civilisé ne l'auraient pas trouvée belle, mais il y avait quelque chose de sauvage en elle qui retenait le regard du Picte. Elle soutint avec effronterie son examen attentif.

- Quel mauvais vent t'amène dans ce pays, nourrisseur de corbeaux? demanda-t-elle d'un ton peu amical. Le Picte fronça les sourcils, piqué au vif par ses manières.

- Qu'est-il pour toi? rétorqua-t-il.

- C'est mon pays, répondit-elle; d'un ample mouvement de son bras blanc et fort, elle balaya le paysage à la morne beauté. Les miens considèrent que ce pays est le leur et ne reconnaissent aucun maître. Aussi j'ai le droit de demander à tout intrus : « Que viens-tu faire ici? ».

- Je n'ai guère l'habitude de rendre compte de mes faits et gestes à toutes les drôlesses que je rencontre sur mon chemin, grommela le guerrier avec irritation.

- Qui es-tu?

Ses cheveux étincelèrent dans les derniers feux du soleil agonisant.

- Partha Mac Othna.

- Tu mens! (Elle se leva d'un mouvement souple et s'approcha de lui, soutenant hardiment son regard sombre et renfrogné.) Tu es venu dans ce pays pour espionner.

- Aucune querelle n'oppose mon peuple aux Barbes-Rousses, grogna-t-il.

- Qui sait contre qui vous complotez ou quelles seront les victimes de votre prochain raid? riposta-t-elle. Puis son humeur changea et une lueur soudaine fit briller ses yeux.

- Il te faudra lutter avec moi, dit-elle. Tu ne quitteras pas cet endroit, à moins de sortir vainqueur de ce combat.

Il eut un reniflement dégoûté et se détourna, mais elle le saisit par son ceinturon et le retint avec une force surprenante.

- Aurais-tu peur de moi, mon beau tueur sombre? lui lança-t-elle avec sarcasme. Les Pictes sont-ils tellement intimidés par l'empereur qu'ils craignent de lutter avec une femme du Peuple Rouge?

- Lâche-moi, jeune femme, gronda-t-il, avant que je perde patience. Je pourrais te blesser.

- Frappe-moi si tu en es capable! rétorqua-t-elle, se jetant soudain de tout son poids contre sa poitrine tandis qu'elle lui faisait un croc-en-jambe.

Pris au dépourvu, le guerrier tomba à terre sans aucune gloire, à moitié suffoqué, en proie à un tourbillon de jambes et de bras blancs. Poussant des jurons impies, il fit des efforts pour la jeter de côté, mais elle ressemblait à un grand félin ; au moyen de prises savantes et vigoureuses, elle fit plus que se défendre durant un instant. Pourtant la force supérieure du guerrier ne pouvait être niée et, la lançant avec rage sur le côté, son adversaire se releva. Néanmoins elle s'obstina : s'agenouillant d'un bond, elle saisit son ceinturon d'épée et réussit presque à le jeter à terre de nouveau. Furieux et perdant tout contrôle, le Pictes la mit debout sauvagement en tirant sur ses cheveux roux et lui assena un redoutable soufflet de sa main ouverte qui la fit tomber sans connaissance à ses pieds. Jurant de dégoût et de colère, il se détourna, ôtant la poussière de ses vêtements, puis jeta un regard à la forme immobile de la jeune fille et hésita. Avec une imprécation sonore, il s'agenouilla auprès d'elle et souleva sa tête, versant sur son visage le contenu de sa gourde. Elle sursauta, secoua la tête et leva les yeux, le regard clair, parfaitement consciente. Il la lâcha aussitôt et laissa sa tête heurter sans trop de douceur le sol gelé tandis qu'il se relevait et fixait sa gourde à son ceinturon.

Elle s'assit, les jambes croisées, et leva les yeux vers lui.

- Eh bien, tu m'as vaincu au combat, dit-elle calmement. Que comptes-tu faire de moi à présent?

- Je devrais t'arracher la peau du dos avec mon ceinturon d'épée, fit-il rudement. C'est une honte pour un guerrier que d'être obligé de lutter avec une femme... Et c'est une honte aussi grande pour la femme qui se mêle de jeux d'hommes.

- Je ne suis pas une femme comme les autres, répondit-elle. Je ne fais qu'un avec les vents, les gelées et les iners grises de ce pays sauvage.

